NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

82 N° 5 1960

L'amitié à la relève de l'apologétique?

François Hubert LEPARGNEUR (op)

p. 483 - 493

https://www.nrt.be/it/articoli/l-amitie-a-la-releve-de-l-apologetique-1876

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'amitié à la relève de l'apologétique ?

Sous la forme où elle a fleuri de préférence au XIX[e] et au XX[e] siècles, l'apologétique semble avoir découvert ses limites et toucher un mur. Ce n'est pas une critique interne qui l'aura vidée de son actualité urgente, c'est la découverte ecclésiale et la préoccupation beaucoup plus générale des valeurs positives de la religion catholique et de la vie chrétienne. Il serait vain de critiquer l'apologétique sur son propre terrain, et l'on s'en garde. Mais on découvre, ou l'on redécouvre mieux la Bible, la patristique, la liturgie, la spiritualité vivante : voilà la religion historique qui répond à l'appétit religieux des hommes. Pour amener ou préparer à la vraie foi, mieux vaut présenter le tableau d'une Eglise vivante que l'Esprit de vérité travaille, plutôt que d'essayer de donner mauvaise conscience à un humain enfermé dans une tout autre représentation du monde. On ne peut douter que pareille évolution des mœurs ecclésiales, que nous enregistrons ici, ne soit un véritable gain. En quelques points, nous voudrions dire pourquoi.

EXAMEN CRITIQUE DE LA NOTION D'INFLUENCE

Sous l'influence notamment des existentialismes, la pensée chrétienne a pris une plus vive conscience de la dimension existentielle de notre être et de sa destinée. Cette poussée d'existentialisme a certainement contribué au déclin d'une problématique apologétique qui risquait de s'enfermer dans le notionnel. L'homme ne se réduit pas à ses idées ; la décision du croyant n'est pas homogène à la conclusion d'un syllogisme rationnel. Il faut s'ouvrir à la condition charnelle de l'esprit humain et tenir compte de son « environnement ».

Cette mise en place du rôle de la raison avait été précédée d'un déclin dans l'efficacité de l'argument d'autorité. Membre d'une Eglise, l'homme se soumet à son autorité, mais comment accepterait-il l'autorité de celle-ci sans s'y être au préalable intégré? La notion de *pouvoir* n'est valable qu'au sein d'un ordre défini et accepté.

A la croisée des héritages de l'*apologétique* et du *pouvoir* ou de l'*autorité*, nous rencontrons la notion d'*influence*, plus délicate à analyser et à juger. L'activité développée en vue d'exercer une influence nous semble se situer dans la ligne d'une apologétique qui dépasserait le stade conceptuel pour entrer au stade plus intégralement vital. Un comportement veut être édifiant comme un raisonnement veut être probant. Il est une mise en question du comportement de l'autre comme l'apologétique des manuels voulait être une mise en question de sa pensée. On ne saurait bien entendu condamner sans nuances ni l'apologétique ni le souci d'édification. Nous voudrions seulement montrer leur insuffisance et leurs limites, si vivement ressentis dans le monde actuel. Car la politique d'influence, si elle représente un élargissement de l'attitude strictement apologétique, constitue encore une sorte d'apologétique du comportement qui n'est pas sans affinité avec la relation de puissance ou de pouvoir. En résumé, elle nous semble trop courte si elle justifie une action par la simple pression que cette action exerce de l'extérieur sur autrui. Il lui faut au préalable une bonté intrinsèque. Pour le bien ou pour le mal, les hommes vivant ensemble s'influencent inévitablement. Mais l'influence est moins une justification de l'action qu'un de ses fruits. Il est dans l'ordre des choses que l'influence vaille ce que vaut l'action dont la droiture, rappelons-le, nécessite l'activité de la prudence, vertu essentiellement réaliste et existentielle.

De telles remarques, on ne les aurait probablement pas trouvées dans l'analyse simplement logique des notions engagées. C'est une réflexion sur l'apostolat et la vie des grands apôtres qui y conduit; plus précisément sur le type d'apostolat efficace dans le monde d'aujourd'hui. Loin de se substituer à la vie chrétienne, la vie missionnaire n'en est que le rayonnement. Loin de se substituer à la vie contemplative, entendue non comme état de vie mais comme exigence de vie personnelle avec le Christ, la vie active n'en est que le rayonnement et l'expression. Nous nous demandons en effet si le type évangélique d'efficacité n'est pas foncièrement différent du type humain d'efficacité. L'Evangile contient des paradoxes que l'on a trop vite cru pouvoir résoudre à la façon dont les commentateurs d'une *auctoritas* croient pouvoir concilier des propos antinomiques de leur auteur. Qui accepte de perdre sa vie la sauve. L'Evangile cultive non une sagesse philosophique, mais un esprit de désintéressement: et para-

doxalement, c'est ce désintéressement qui est vraiment efficace pour le Royaume.

Personne ne niera la valeur évangélique de l'activité d'un Père Pire. A priori et bien de l'extérieur, on pourrait penser que cet apôtre a pris consciemment la voie de l'efficacité, le soulagement des corps étant dans son esprit lié au travail pour le Règne de Dieu : il voudrait profiter des services rendus aux corps pour exercer une bonne influence sur les âmes. Oui et non. Remarquons bien tout d'abord que cette idée-de-derrière-la-tête, pour légitime qu'elle soit, n'est pas proprement évangélique : le bloc russe d'un côté et le bloc U.S.A. de l'autre s'efforcent également de venir en aide à des peuples sous-développés afin de les inclure dans le champ de leur influence politique et de leur pouvoir économique. Mais revenons au cas du Père Pire : afin de ne pas trahir le meilleur de sa pensée nous devons le citer lui-même sur ce point qui nous semble capital. « J'ai essayé d'aimer, Seigneur, ceux qui te connaissent mal. J'ai essayé d'être leur frère, sans rien chercher au-delà de cette fraternité... Merci de m'avoir permis de les approcher (les incroyants), de travailler avec eux, de leur ouvrir mon cœur et de voir le leur s'ouvrir à moi. J'ai toujours beaucoup souffert de l'étroitesse des croyants. Pour moi, Seigneur, la croyance, c'est un respect plus grand de la loyauté des autres et un amour plus grand pour eux tous. Cent fois, j'ai vu qu'il ne fallait rien imposer, rien chercher, mais qu'il fallait être. Donne-moi donc d'être Ton fils, de mieux Te connaître chaque jour, de vivre plus près de Toi, de mieux prier, de mieux accepter les sacrifices grands et petits... [1] ». Ce texte est lumineux et n'admet pas deux interprétations. Il est typique de l'expérience apostolique actuelle, au moins sous une de ses formes majeures. Comme la théologie est probablement la seule apologétique complète en son ordre, le devoir *être* se substitue au devoir *influer*, le respect de l'autre se substitue à la préoccupation de faire pression sur l'autre, l'ouverture réciproque du *dialogue* se substitue à la dialectique des raisons.

Au plan des méthodes, nous privilégions donc ce qui est naturellement et providentiellement le plus proche de la charité dont nous cherchons le règne universel. Non pas qu'il y ait en dehors de Dieu une commune mesure au naturel et au surnaturel, mais parce que structurellement on peut dire que ce qui ouvre à l'amour, au désintéressement, à la compréhension de l'autre pour lui-même, à l'amitié, au dialogue est *pré-chrétien*, au sens où Pie XII écrivait dans l'Encyclique *Evangelii Praecones* du 2 juin 1951 : « La nature humaine garde en elle, malgré la tache héritée de la triste chute d'Adam, un fond natu-

1. D. Pire, *Souvenirs et entretiens*, recueillis par H. Vehenne, Bruxelles, 1958, p. XIV-XV.

rellement chrétien qui, éclairé par la lumière divine et nourri de la grâce, peut s'élever à la vertu authentique et à la vie surnaturelle. »

« Je n'ai pas de temps à perdre à faire de l'anti-communisme, dit encore le P. Pire. Je ne suis lié à aucune frontière. Je ne suis pas « anti », je suis « pro ». Pro-humain... Un seul dénominateur commun : l'Homme. Je lutte contre les barrières, contre les préjugés, contre les stéréotypes sociaux. Ils répondent à une certaine réalité, mais si commode! Ce sont les oreillers de l'esprit et du cœur [2]! » N'ayant pas recherché l'influence, il a trouvé l'influence; parce qu'il *était*. N'ayant pas cherché à faire pression pour ses idées, il les communique inévitablement, par rayonnement. Nous retrouverions une réalité analogue dans la doctrine de la non-violence. Comprendrons-nous un jour, nous chrétiens, que l'attitude fondamentale de Gandhi, malgré les réserves qui s'imposent sur tel ou tel point, est connaturellement plus proche de l'attitude évangélique que l'attitude de l'empereur romain maître de sa *potestas* et de son *imperium*? Tout l'affinement néo-testamentaire va dans le sens d'une purification interne des moyens, d'une intériorisation de la loi [3], d'une plus grande liberté intérieure dans l'adhésion au bien. Le paradoxe évangélique, paradoxe seulement apparent, tient notamment en ce que ce désintéressement de l'amour trouve la fécondité maxima. Car notons bien que les passages précédents du P. Pire s'accompagnent de ceux-ci : « ...en Belgique. Des ouvriers socialistes, des francs-maçons, m'ont donné de l'argent, à moi, prêtre catholique, pour les Villages Européens. En France, des paroisses protestantes ont eu le même geste. Chacun est venu, non pour son clan, sa nationalité, sa religion, mais pour les autres [4]. » Ce n'est pas encore, sans doute, la communication de la foi; ce n'en est que la préparation : mais l'apologétique ne se donnait-elle pas précisément ce rôle? Par quoi l'on voit que l'oubli de l'apologétique peut constituer la meilleure apologétique, celle qui ouvre les portes de la vérité salutaire devant des hommes réels. « Ce matin, Tu le sais, une fille de vingt ans, qui vit près de moi depuis six ans, m'a demandé de la préparer à un baptême dont jamais je ne lui avais dit mot. Qu'il en soit toujours ainsi, Seigneur [5]. »

Il est plus difficile de recevoir que de donner : voilà ce qui semblait échapper à l'apologète. Pourtant n'est-ce pas la leçon toute première de l'Incarnation par laquelle Dieu prend notre nature humaine afin de nous faire participer à sa nature divine? Le Verbe reçoit d'une

2. *Id.*, p. 176-177.
3. « Et ideo *principaliter Lex Nova* est ipsa *gratia Spiritus Sancti*... » saint Thomas, *Somme théologique*, I^a II^{ae}, qu. 106, a. 1.
4. D. Pire, *op. cit.*, p. 176.
5. *Id.*, p. XV.

femme son corps humain. Il reçoit d'une société donnée les mots qui permettront de livrer quelque chose du secret de l'Eternel.

Nous avons pris l'exemple du P. Pire pour illustrer ce que nous voulions exprimer. S'agit-il d'un cas exceptionnel et dont on ne pourrait rien conclure au plan d'un approfondissement des lois de l'apostolat dans le monde moderne? Nous ne le pensons pas; il nous semble plutôt que nous touchons à un aspect encore trop méconnu mais absolument certain de la propagation de la foi. Le cas des petits frères du Père de Foucauld, entre autres, nous en convainc. Le type d'apostolat missionnaire consciemment choisi et vécu par les fils spirituels du frère Charles de Jésus nous paraît très exactement dans la ligne de notre propos. Nous n'avons guère été préparés à un tel apostolat, on ne nous avait pas tout expliqué sur le rayonnement spécifiquement chrétien : ne nous étonnons pas alors de voir les petits frères de Jésus si souvent mal compris tant hors de l'Eglise qu'en son sein. Il faut comprendre que la perspective du « frère universel » qui *veut être pour chacun de ceux qu'il côtoie l'expression sensible de l'amitié que Dieu lui porte,* ne doit pas être confondue avec celle du jociste qui se lie d'amitié avec son compagnon de travail *pour* le convertir au christianisme. Tous les deux ont ceci de commun qu'ils aiment des êtres humains concrets et non des « âmes »; mais le premier descend davantage dans les demeures de la discrétion et du respect de la liberté individuelle, à quoi est tellement sensibilisé le monde moderne encore réfractaire au communisme et à toute espèce de fascisme.

La difficulté n'est pas mince puisqu'elle porte sur la nature même de l'amitié. Le problème soulevé par elle a beaucoup de ressemblance avec celui du désintéressement du chrétien. Le chrétien est-il désintéressé? Oui et non. D'excellentes études ont mis à jour ce paradoxe paulinien. Ici nous nous demandons : L'amitié est-elle une fin entre humains? Si nous répondons oui sans autre explication, sauvegardons-nous assez l'unicité de notre fin ultime, Dieu? Si nous répondons non, n'altérons-nous pas l'essence de l'amitié en en faisant un moyen pour autre chose? Se servir d'une amitié, n'est-ce pas le moindre stade de l'amitié selon Aristote et S. Thomas? Après l'amitié utilitaire, après l'amitié où l'on goûte de la présence de l'ami, n'y a-t-il pas l'amitié vécue comme amour de l'autre pour lui-même, amour désintéressé, prêt à sacrifier tout profit et toute délectation? N'a-t-on pas assez reproché au chrétien charitable de *se servir de son prochain* pour enrichir sa propre brochette de vertus? Nous ne pouvons plus éviter la question : Entrer en amitié avec son semblable, pour exercer une « bonne influence » sur lui, entendons *pour le convertir,* n'est-ce pas blesser l'essence naturelle de l'amitié? Le premier mot de certains amis d'antan qui, après plusieurs années de silence et d'éloigne-

ment, reviennent vous trouver, vous devenu prêtre dans l'entre-deux, n'est-il pas parfois : « Surtout, n'essaye pas de me convertir ! » ? Révéler un tel projet en renouant des conversations serait à coup sûr chasser à tout jamais le parpaillot dont il s'agit. Mon ami, je veux le respecter pour lui-même, dans son autonomie, dans sa liberté qui est son droit et son lot, et non pas *me servir de lui pour augmenter mon influence* : c'est ce que nous a dit le P. Pire. Si nous allons au fond des choses, un tel mot n'exclut pas un réel souci du Royaume et de son avènement ; mais cela, le Saint-Esprit plus encore que le raisonnement le fait comprendre.

Il est peut-être plus important de voir la difficulté du problème que de lui trouver une réponse avec des mots ; car un tel problème est, sans paradoxe, essentiellement existentiel. Une scolastique de l'amitié risque d'être la plus déplaisante des scolastiques. Mais l'intuition ne dépasse-t-elle pas l'argumentation ? Et l'Esprit Saint vivifiant la communauté chrétienne n'est-il pas apte à pousser une nouvelle famille religieuse dans la voie de la découverte que nous faisons du dynamisme gratuit de l'amitié ? L'exigence qui est en elle ne la rend pas affaire aisée : à priori l'ascèse que réclame le dialogue vraiment instauré est par elle-même chemin de vérité. J'aimerai donc l'autre pour lui-même, sans cette arrière-pensée qui vicierait nos rapports le jour où l'autre aurait découvert mon stratagème.

Et pourtant, il est vrai que le chrétien ne peut pas aimer un autre humain sans lui désirer le meilleur, ce que lui chrétien tient pour le meilleur. Mais quelle délicatesse d'âme que celle réclamée par la mise en œuvre d'une telle préoccupation !

L'apostolat missionnaire se fonde sur l'amour de Dieu et l'amour du prochain : Dieu ne demandant pas qu'on sacrifie l'un à l'autre, ne suscitons pas de faux problèmes en créant d'illusoires oppositions. C'est donc dans la théologie de la charité que réside le fondement de la solution. Chez le chrétien il n'y a pas deux amours, l'un de charité l'autre naturel : le second s'absorbe dans le premier. Dans la charité il n'y a pas deux amours, l'un qu'on porte à Dieu, l'autre au prochain : l'un vivifie l'autre, l'un est le témoin et le garant de l'autre, l'un est illusoire sans l'autre.

N'opposons pas alors la théologie la plus traditionnelle à la phénoménologie de l'amitié. Dans mon amitié avec l'incroyant, il n'y a pas duplicité ni rouerie ; il y a simplement *plus* que ce que l'incroyant est à même d'en percevoir.

L'HOMME A L'IMAGE DE DIEU

Dieu a créé l'homme à son image, libre, maître de ses actes. Veut-il sauver sa créature pécheresse, qu'il organise un Dessein de salut s'adressant encore et essentiellement à l'homme en tant que doué de libre-arbitre. Le régime des Alliances traduit ce respect divin de la personnalité humaine. Dans sa triple fonction, le Médiateur s'adresse encore à la libre créature pour lui donner la vérité, la bonne direction, la grâce, et par ce moyen l'éternelle félicité. Dans cette volonté d'Alliance et dans ce respect de la liberté humaine, on a compris que Dieu avait choisi la voie du dialogue. « Je ne vous appelle plus serviteurs, mais amis. »

Car il faut bien comprendre les relations entre l'amitié et le dialogue. L'amitié est dialogue, le vrai dialogue est amitié. Il fallait peut-être attendre le Nouveau Testament pour le voir clairement; mais le doute aujourd'hui n'est plus possible. Le respect de la liberté d'autrui et l'attention bienveillante à sa personne, seuls le réalisent intégralement le dialogue et l'amitié. Avant d'être choisie par l'homme, cette réalité a été choisie par Dieu; avant d'être vécue entre humains, avant d'entrer dans le statut liant la créature rationnelle à son Dieu, un tel échange est, insondablement, le Mystère substantiel d'un Dieu qui est à la fois l'Amour et trois personnes. Comprendre cela, c'est se refuser à substituer l'angoisse de l'être à l'angoisse de Dieu.

Remarquons en passant que c'est en raison de ce respect de la personnalité d'autrui, en raison de cette impossibilité de violenter autrui en matière de religion, de violer légitimement la maîtrise qu'il a de lui, que la fin propre de la mission n'est pas exactement le salut des âmes, mais l'implantation de l'Eglise, c'est-à-dire des conditions normales du salut; que la fin du prédicateur n'est pas directement le retournement des âmes, mais leur préparation à recevoir intimement la Parole de Dieu, laquelle les aidera à accomplir librement la *métanoïa* de la conversion au Christ. Nous sommes terriblement dépendants les uns des autres, socialement liés à tous niveaux, et la foi elle-même n'échappe pas à ce conditionnement : *fides ex auditu*; pourtant, en dernière instance, l'homme demeure seul en face du Dieu qui l'a fait libre.

Toutes ces considérations nous font soupçonner à quelle profondeur humaine et évangélique l'amitié est appelée à descendre en l'homme : bien au-delà d'une apologétique, pérenne ou de circonstance, qui ne mettrait en œuvre que l'intelligence. Il ne s'agit pas d'un procédé né des ultimes découvertes techniques, fussent-elles servantes de l'apostolat; la réalité en cause trouve une justification théologique et d'abord biblique au cœur de la Révélation, au surplus si accordée

Notre époque se préoccupe beaucoup des méthodes de persuasion clandestine par quoi l'animal humain mène son semblable en faisant appel à ses instincts plus ou moins conscients, à ses pulsions affectives plus ou moins contrôlées, à ses désirs plus ou moins avoués. Comme si l'on avait touché les limites de la discussion rationnelle, de la persuasion notionnelle, on descend aux étages inférieurs pour trouver le moyen d'une plus grande efficacité sur autrui. L'amitié propose aussi un dépassement de la discussion strictement rationnelle; mais par en-haut : en s'adressant au meilleur de l'homme. En ce faisant, elle aussi a l'impression d'aller au plus profond de la créature; mais à l'intérieur d'une conception noble et totale de l'homme, esprit charnel posé en personne dans un monde habité par d'autres personnes.

Le viol psychologique où certaines puissances totalitaires sont passées maîtres n'est pas digne de l'humanisme chrétien. Mais l'imitation de Dieu dans l'appel à l'amitié librement consentie est dans la plus pure ligne de cet humanisme. Nulle part sans doute mieux que dans l'amitié, le naturel n'est susceptible de se prolonger sans cassure en surnaturel; ou plutôt de s'élever par la grâce de Dieu au plan de l'Alliance qui englobe inséparablement dans un même amour le prochain et Dieu.

Pour résumer en deux mots les rapports humains, il faudrait leur reconnaître deux pôles : la *solidarité* de tous et la *transcendance* de chacun. Le même avilissement peut blesser la solidarité et la transcendance : l'une et l'autre sont irréductibles à des idées générales. Comment traduire cela au plan de la mission et de l'apostolat? Car si le chrétien ne respecte pas en son frère humain l'image de Dieu, qui la respectera? Plus qu'un autre, le chrétien doit savoir que *l'autre* dépasse la connaissance que nous en avons.

Notre Dieu est personnel; entre le raisonnement de crédibilité et l'adhésion de foi, la coupure n'est pas seulement due au don de la grâce surnaturelle : on exige une espèce de conversion de l'esprit qui, en son ordre propre, doit passer d'un registre rationnel à un registre tout différent, celui du dialogue.

L'apologétique tend à la possession de preuves; or la vérité religieuse, ce n'est pas l'homme qui la possède, c'est elle qui possède l'homme. Si grande et si noble que soit l'interrogation métaphysique, le chrétien doit prendre garde de ne pas substituer à la théologie une théodicée assez démunie devant l'interrogation concrète des hommes. Mais un danger plus grand encore menace, celui d'étouffer l'interrogation même. La démonstration a l'impression de posséder son objet, d'en avoir fait le tour, d'être maître de son intelligibilité interne. Le dialecticien est sûr d'avoir réponse à tout; il ne lui manque que la conscience de sa pauvreté. La dialectique est la caricature du dialogue.

La suffisance de la démonstration dans son approche de l'objet, le

dialogue ne saurait se l'adjuger. Il ne peut ignorer qu'il y a plus dans l'autre que ce qu'il en connaît. L'interrogation ne retombe jamais sur une pseudo-satisfaction, ni même sur un contentement légitime mais purement rationnel. Il y a des raisonnements « démonstratifs » qui énervent la vérité plus encore qu'ils ne la dévoilent. Il est relativement facile de juger des propositions, mais comment juger un ami qui n'a jamais fini de se dire, et même de se trouver, qui ne montre à la fois qu'un aspect de lui-même, complémentaire de tous les autres? Un auteur, ce n'est pas seulement tel livre, c'est l'ensemble de ce qu'il a écrit: il faut juger du contrepoids donné à un livre par un autre, à un article par un autre, il faut percevoir la maturation d'une idée d'un écrit à l'autre, l'évolution chronologique de l'esprit qui se trouve à la source; et tout cela est encore trop peu dire, encore qu'il faille généralement s'en contenter, car il y a les affirmations écrites avec réticence, il y a les intuitions qui relient mystérieusement le tout, il y a l'ineffable, il y a une personne vivante. Quand une personne a commencé à se dire, comment sans injustice arrêter le dialogue, le couper net à un endroit? Lorsqu'une société consent à semblable brisure pour un de ses membres (excommunication pour l'Eglise, peine de mort pour la société civile, rejet du Parti ou exécution — avec ou sans autocritique préalable — chez les communistes), c'est qu'elle estime qu'il n'y a plus dans ce membre gangrené les ressources positives rendant fructueux le dialogue fraternel. Car en celui-ci, l'« autre » est accepté comme ineffable, comme inépuisable, comme objet d'une recherche et d'un échange sans fin. L'amitié relève de ce type de rapports, et la perpétuelle adaptation qu'elle réclame, la perpétuelle ouverture qu'elle exige est sans conteste principe d'une ascèse propre, d'une ascèse fondamentale en charité. Cela est évident chez le chrétien au regard de ses semblables, mais se retrouve à l'égard de Dieu dans l'attitude contemplative : le mystique n'a jamais fini de rechercher la face de Dieu. C'est donc bien ce type de rapports qui caractérise le plus justement les relations que l'homme entretient avec Dieu.

D'où l'on peut tirer l'affinité qui relie l'amitié humaine, cultivée sans aucune arrière-pensée, et la charité qui forme le but de l'apostolat et donc de ses instruments apologétiques. L'amitié naturelle ne prépare pas seulement l'intelligence à ce dialogue avec Dieu qu'est la foi (dans le dialogue on accepte toujours quelque peu de donner de soi-même et de recevoir dans la nuit; comme dans la foi; on aurait souvent intérêt à éviter les présentations trop statiques de la foi, elle est dialogue, elle est vie), elle y prépare tout l'homme en développant notamment le sens du mystère personnel de l'autre et l'humilité d'accueil devant lui. On ne fait pas alliance avec le Dieu des philosophes, et le Dieu de la Bible réclame l'attitude même qu'exige toute amitié réelle.

Interrogeons-nous également non pas sur la solidité des preuves d'une apologétique, mais sur leur dynamisme pour rallier les esprits à la vérité. Nous ne ferons ici que poser une question, mais elle nous semble peu négligeable. Quelle est l'efficacité des preuves qu'un système de pensée se donne à lui-même, lorsqu'il s'agit d'accroître la communion universelle des esprits dans la vérité? Sans corroder sa propre vérité, un système ne s'enrichit-il pas en se rendant attentif aux questions posées par les autres systèmes, en essayant même de bâtir un vocabulaire commun, une logique commune, en essayant de s'entendre sur des principes acceptables par tous? Est-ce de l'utopie pour ceux qui croient en une commune nature humaine, en la cohérence de la vérité, en la force de la raison? Supposons un philosophe matérialiste confronté à cette preuve néo-thomiste de l'immortalité de l'âme que nous allons transcrire, cette preuve se donnant comme absolument rigoureuse et concluante.

« Nous constatons par intuition que nous pensons; il existe donc un *principe de notre pensée,* première conclusion métaphysique; car notre pensée qui est contingente existe par une autre. — Nous constatons expérimentalement que notre pensée est capable de réfléchir sur elle-même; elle est donc d'*ordre spirituel* (deuxième conclusion métaphysique), car ce qui est matériel ou qui dépend intrinsèquement de la matière ne peut réfléchir. Si elle est d'ordre spirituel, *son principe est d'ordre spirituel,* car le spirituel ne peut provenir du matériel (troisième conclusion métaphysique). Si ce principe est d'ordre spirituel, *il existe indépendamment de la matière* (c'est la notion même de spiritualité), quatrième conclusion métaphysique; s'il existe indépendamment de la matière, il ne peut cesser d'exister au cas où il serait séparé de la matière, *il est donc immortel* (cinquième conclusion métaphysique) [6]. »

Notre propos n'est pas ici de justifier ou de contester la rigueur de telles preuves; nous constatons seulement qu'en fait, pour de mystérieuses raisons, elles ne paraissent pas convaincre des esprits qu'il n'y a pas lieu de tenir à priori pour inintelligents ou de mauvaise foi. *Sans prendre ses lignes à notre compte,* rapportons le commentaire donné par Badi Kasm du passage qu'on vient de lire.

« Ce qu'il nous importe de dégager, c'est que la *raison* qui prouve dans le thomisme n'est qu'une raison thomiste. Mais il y a plus. Un futur thomiste, un étudiant débutant dans un institut catholique par exemple, croit déjà à l'immortalité de l'homme. Il y croit par la foi religieuse et avant même d'apprendre le sens des notions principales employées dans la preuve thomiste. Qu'arrivera-t-il le jour où le *théorème* de l'immortalité lui sera enseigné? Probablement rien. Aucune transformation substantielle dans sa conviction originelle; aucune conversion spirituelle. Tout au plus possédera-t-il une arme, facile à manier, pour se défendre et attaquer... La preuve ne sera pas, pour lui, une raison nécessaire et suffisante, une preuve véritable. Son absence ne serait pas, pour lui, catas-

6. Alfred Ancel, *Métaphysique générale,* Lyon, P.E.L., 1953, p. 94.

trophique. N'admet-il pas d'autres dogmes sans qu'ils soient *intrinsèquement* démontrés [7] ? »

Si nous négligeons des preuves secondaires et accessoires, Platon fournit en faveur de l'immortalité de l'âme dix preuves distinctes. Aucune d'elles, estime le P. Valensin, n'a déterminé effectivement la croyance de l'homme Platon [8]. Non pas qu'il y ait duplicité et insincérité chez le philosophe (ou l'apologète), ni que le *Phédon* (ou telle apologétique) ne reflète une structure vraie du réel; mais l'intuition est plus riche que le raisonnement qui en constitue l'expression rationnellement nécessaire, et l'objet passe encore l'intuition qu'on en a.

CONCLUSION

Il n'est absolument pas question de mettre en doute la valeur du raisonnement humain ni de procéder à une critique interne de l'apologétique comme discipline propre. Nous pensons seulement au manque à gagner qu'on subirait en limitant celle-ci à une propédeutique naturelle vers la foi.

Certains voudraient réformer les structures pour installer sur terre une véritable justice sociale afin de nous permettre de parler de christianisme à des personnes dont l'esprit ne serait plus aliéné par les besoins primaires de la nature et de l'instinct. Mais dans le conditionnement souhaitable pour la diffusion de l'Evangile, n'y aurait-il pas à faire une place privilégiée aux valeurs proprement humaines de l'amitié? Cette œuvre-là se commence dès avant l'instauration de la cité parfaite; c'est même dans leur souffrance présente que les hommes en ont davantage besoin, ces hommes destinés au salut par la foi et la charité.

São Paulo, Brésil François H. LEPARGNEUR, O.P.
Rua Caiubi, 126 - Perdizes.

7. Badi Kasm, *L'idée de preuve en métaphysique*, Paris, P.U.F., 1959, p. 152.
8. A. Valensin, *Regards sur Platon, Descartes, Pascal, Bergson, Blondel*, **Paris, Aubier, 1956, p. 104; A. Fouillée, *La philosophie de Platon*, Paris,** 1869, t. 1, X, 6.